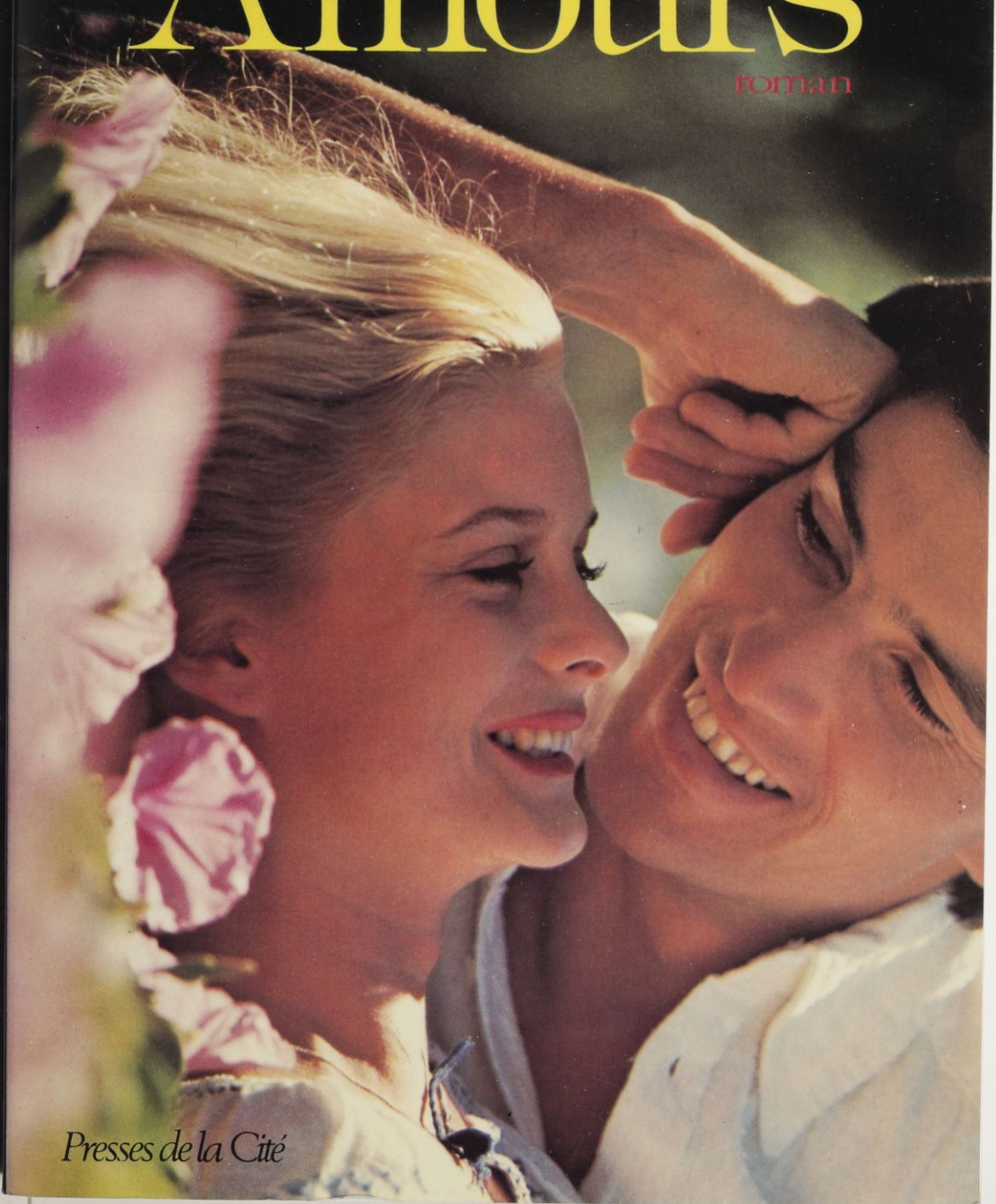
Daniel Gray

# Belles Amours

roman



Presses de la Cité

# BELLES AMOURS

EL 8°Y
11715

*Du même auteur*

*dans cette collection*

CHÈRES SIBÉRIENNES

ET LA FEMME QUI MENT

NC
83
16

Daniel GRAY

# BELLES AMOURS

roman

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

DL-15-09-1981-25756



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1981
ISBN 2-258-00871-9

# PREMIERE PARTIE

## I

Alertée par le battement de l'averse contre la vitre, Iris Desjardins tourna la tête.

— Quel temps ! Il faisait si beau, hier, dit la serveuse.

Serveuse était un bien grand mot ; personne dans la chaîne des restaurants « Mac Donald » ne sert personne. L'employée, boudinée dans un uniforme orange et bleu à jupe trop courte, se contentait de faire tomber les miettes des chaises et des tables en plastique. Orange et blanc, le décor était clair, propre, insipide.

Iris Desjardins renonça à boire ; l'eau du thé avait bouilli trop longtemps et le gobelet en carton lui ôtait toute saveur. Elle prit ses notes et les relut :

« Dépassé par la crise économique des années 30, le gouvernement, pour se débarrasser des chômeurs et tenter d'éviter une crise sociale et politique, les envoya défricher les terres éloignées de la Gaspésie à l'Abitibi, des terres plus riches en pierres et en roches qu'en sol fertile.

« Le clergé fut le meilleur instrument de cette politique ; il l'appuya de toute son autorité. En ville, c'était le chômage et la faim ; les colonies agricoles, elles, offraient la mort au bout des travaux forcés. Grâce au labeur

surhumain et combien mal rémunéré des hommes, des femmes, des enfants, malgré les difficultés innombrables — l'isolement, le terrible hiver, le manque d'aides financière et technique, l'incompétence des responsables — les colons survécurent. Ils surent organiser, défricher, bâtir, semer, récolter, élever du bétail, construire des chemins, soigner les malades, instruire les enfants.

« Saint-Jean-de-Cherbourg en 1960 comptait plus de deux cents familles. Bien des hommes durent aller travailler sur la côte nord ; il ne restait plus grand bois à couper sur les lots et l'agriculture ne suffisait pas à faire vivre les familles nombreuses.

« Alors, le gouvernement changea de politique. En 1935, il y avait trop de main-d'œuvre en ville ; on l'envoya à la campagne. En 1960, la ville manquait de main-d'œuvre ; on décida de fermer les colonies et de ramener les colons aux bonheurs des H.L.M. et de l'usine.

« Un fonctionnaire assis dans son bureau de Québec décréta que les paroisses qui ne se développaient plus devaient fermer. Les colons, une fois encore, seraient déplacés... »

La jeune fille regarda sa montre : 9 h 30. Elle se leva précipitamment, ramassa les feuillets épars et prit le plateau d'un petit déjeuner auquel elle n'avait pas fait honneur ; elle jeta le tout — nourriture et couvert biodégradable — dans l'un des grands réceptacles à déchets qui portait le mot « Merci » et quitta le libre-service.

Surprise par la violence de la pluie, elle courut vers l'auto que le toit surplombant du restaurant Mac Donald en forme de pavillon n'avait protégée qu'à moitié. Elle posa les notes sur la banquette à côté d'elle, claqua la portière du Pontiac[1] et tourna la clef de contact. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de faire démarrer le moteur.

Les quelque 5 miles qui séparent Beauport de Québec étaient très encombrés. Les balais au rythme rapide ne parvenaient pas à nettoyer les paquets d'eau et de boue que trucks et automobiles lançaient contre le pare-brise.

---

1. Au Canada, on dit « un » auto mais aussi « un » Pontiac, « un » Renault.

C'était le mois de juillet ; malgré la pluie qui durait depuis l'aube et qui empêchait de tenir les vitres baissées, il faisait très chaud.

Iris, enfin, traversa le pont sur le Saint-Laurent, évita Québec et par la rive sud du fleuve prit la direction de Montréal. Souvent, elle jetait un coup d'œil à sa montre de poignet ; la pendulette du tableau de bord marquait l'heure avec la plus grande fantaisie. Le Pontiac qui avait plus de 70.000 miles au compteur donnait des signes d'épuisement.

L'autoroute était large, la circulation médiocre. La jeune fille appuya sur l'accélérateur. Le moteur toussa. La conductrice fut contrainte de lever le pied et de ralentir. Alors, elle emprunta la route qui suit le bord du fleuve. A travers les charmantes petites villes de Saint-Antoine-de-Tilly, de Sainte-Croix et de Saint-Pierre, elle dépassa Gentilly. De Sainte-Angèle-de-Laval, on apercevait, voilés, gommés par l'averse, les ponts et les usines de Trois-Rivières.

Il était 1 heure quand elle arrêta l'auto à Sainte-Anne-de-Sorel devant l'Auberge de la Rive. Là aussi, les toits formaient une sorte d'abri. La pluie d'orage creusait les pelouses détrempées, frappait les graviers du chemin et avivait le rose des beaux hortensias arborescents. Le clapotis du Saint-Laurent contre le débarcadère soulignait le silence.

Iris plia les feuillets, les rangea dans son sac qu'une courroie retenait sur l'épaule, ouvrit la portière, la claqua derrière elle et se mit à courir vers l'hôtel. Elle poussa la porte de l'entrée.

Dans le hall, assis auprès de la réception, un homme lisait « La Presse ». Il baissa son journal ; sans trahir la moindre hésitation, calmement, il posa le quotidien sur une table auprès de lui et se leva.

— Mademoiselle Desjardins ? Mademoiselle Iris Desjardins ?

Il souriait ; il n'était ni beau, ni laid. Son sourire découvrait une incisive en or, défaut insolite d'une dentition parfaite. Vêtu d'un complet beige, non doublé, en tissu « tropical », il était de taille moyenne et de corpulence moyenne. Un homme au teint sombre, à l'épaisse et

lisse chevelure noire dont l'aspect, en rien, ne retenait le regard.

— Pardonnez-moi ce retard. Monsieur Maurice-Yvan Arsenault, bien sûr ?

— En effet.

— Vous êtes avocat, n'est-ce pas ?

Il se contenta d'un signe de tête affirmatif.

Elle dit très vite :

— J'ai eu des ennuis de moteur. Il m'a fallu rouler au-dessous de la vitesse permise. J'ai pris la 132. Je ne sais si je parviendrai encore à faire démarrer mon char.

Monsieur Arsenault eut un geste plein d'onction :

— Le cas échéant, je vous conduirai.

Son regard d'un brun clair était pesant, impénétrable ; il fixait la jeune fille avec une attention qui la mit dans l'embarras.

— Le temps est vraiment mauvais, dit-elle pour dire quelque chose.

— Tenir notre rendez-vous présentait certains problèmes. J'ai craint de ne pas vous voir.

La voix harmonieuse l'enveloppait. Une voix d'avocat ? Plutôt celle, très étudiée, d'un ecclésiastique ou d'un présentateur à la radio.

— J'ai réservé une table. Voulez-vous que nous allions dîner ?

— Je suis assez pressée. Vous n'auriez pas dû m'attendre...

— Quelle idée singulière ! Moi aussi, je suis pressé. Ne le sommes-nous pas tous à notre époque ? En dînant, nous aurons le loisir de causer.

— De Saint-Jean-de-Cherbourg ?

Avec brusquerie, la caissière repoussa le tiroir-caisse. L'avocat maîtrisa un léger sursaut.

— Entre autres sujets. Venez. Après cette route pénible, vous avez besoin d'un bon repas. J'ai honte de vous réclamer des instants qui vous sont précieux.

Il la conduisait vers le restaurant comme il aurait pris soin d'une créature fragile et qui lui aurait été très chère. Il multipliait les soins et les attentions. Elle éprouva une sensation de malaise.

— J'ai voulu déjeuner chez « Mac Donald ». La nourriture y est immangeable.

En poussant les doubles portes devant elle, il dit, et sa sincérité paraissait évidente :

— Vous ne savez pas combien je suis heureux de vous connaître.

— Moi aussi, dit Iris, d'un ton convaincu.

Il ne lui fallut que quelques heures pour regretter l'erreur qu'elle avait commise en acceptant de rencontrer un inconnu.

## II

L'hôtesse vint à leur rencontre et leur désigna la table que Maurice-Yvan Arsenault avait retenue. Elle déplaça la chaise pour que la jeune fille pût s'asseoir et lui tendit l'un des menus qu'elle portait sur le bras.

— Prendrez-vous un apéritif ?

— Non, merci, dit Iris.

Le toit du restaurant bâti sur plusieurs niveaux formait des angles aigus ; la pluie qui frappait les fenêtres surélevées obscurcissait la salle. Quelques tables étaient occupées. Il n'y avait pas de femmes, pas d'enfants, pas de touristes. Le dîner ne semblait réunir que des hommes d'affaires ou, peut-être, les membres d'un club : « Rotary » ou « Lion's ».

— Merci, dit Arsenault. Nous sommes pressés, Mademoiselle.

Avant de s'éloigner, l'hôtesse dit :

— Il est tard. La cuisine va fermer. Dans un instant, je reviendrai.

— Voulez-vous du vin ? dit l'avocat.

— Volontiers. Un verre de vin blanc glacé me ferait plaisir.

Occupés par la lecture du menu, ils restèrent silencieux. Le choix de la jeune fille fut vite fait.

— Des fondues au fromage — j'en mange rarement — et, ensuite, une salade.

— Aurez-vous assez ?

— Il fait si lourd par ce temps orageux que l'on a peu d'appétit.

D'un geste, Arsenault appela l'hôtesse. Il commanda le repas de son invitée et le sien :

— Une truite meunière...

Involontairement, Iris l'interrompit :

— Pourquoi pas un « doré » du Saint-Laurent ? Les truites naturelles n'ont pas le droit d'être servies dans un restaurant. Celles que l'on vous offre proviennent du Danemark ou du Japon.

Elle s'étonna de lui avoir parlé comme à un étranger. Un Canadien ne pouvait pas ignorer ce détail.

— Vous avez raison. D'ailleurs, je suis si peu friand de poisson que j'ai renoncé à en manger. Un steak fera tout aussi bien mon affaire. Saignant, s'il vous plaît, et une demi-bouteille de Mâcon.

L'hôtesse ramassa les menus et s'écarta de la table. Iris tourna la tête vers son compagnon ; leurs regards se croisèrent. Aussitôt, elle tourna les yeux.

Pour vaincre une gêne indéfinissable, elle dit très vite :

— Je vous ai apporté le canevas d'une série d'articles que je prépare...

— Sur Saint-Jean-de-Cherbourg.

— N'est-ce pas au sujet de ces articles que nous nous rencontrons ?

Le mouvement qu'il fit, des paupières, du menton, cherchait à la rassurer.

— J'ai lu dans « L'Eveil » la présentation que vous en avez faite. Vous m'avez vivement intéressé. J'ai compati à la situation des colonies de Gaspésie. Vous êtes attachée à « l'Eveil » ?

— Depuis que j'ai quitté l'université.

Le ton de Maurice-Yvan Arsenault voulait être flatteur :

— Il y a un an ou deux.

Elle fronça les sourcils d'un air mécontent :

— J'ai vingt-six ans et je ne parais pas un jour de moins.

Le serveur qui apportait dans un seau à glace la demi-

bouteille de bourgogne créa une diversion. Nerveusement, Iris jouait avec les couverts qui entouraient son assiette. Son hôte goûta le vin et reposa le verre.

— Votre coup de téléphone m'a beaucoup touchée. Je me demandais si quelqu'un, en dehors de moi, sympathisait avec ces malheureux colons.

Il choisit dans la corbeille un petit pain et en mangea une bouchée.

— Pourquoi défendez-vous particulièrement Saint-Jean-de-Cherbourg ? Le problème se pose pour plus d'une paroisse.

— Ma mère est originaire de Saint-Jean.

L'étonnement qu'il montra n'était pas sincère.

— Originaire ? Mais quel âge a donc votre mère ?

Le ton respectueux avait de l'insolence ; une ironie sournoise perçait sous l'impénétrable regard brun. L'homme était mal élevé. Que cherchait-il à dissimuler en affectant de bonnes manières ? Un manque de simplicité et d'aisance qui naît d'une vanité à vif, d'un amour-propre toujours blessé ?

— Vous avez raison de le souligner : ma mère n'est pas née en Gaspésie mais à Trois-Rivières en 1926. Elle avait dix ans quand sa famille — une des premières — a accepté de rejoindre les hommes qui venaient de fonder Saint-Jean. Elle était l'aînée de cinq enfants. Oh ! elle s'en souvient fort bien ! La misère et l'effort sont de rudes écoles ; leur enseignement ne se laisse pas oublier.

Elle surprit sur le visage de son compagnon un sourire qui lui déplut. Très vite, pour le convaincre, pour effacer cette expression gênante, elle ouvrit son sac et sortit la liasse de notes.

— Tenez ! Lisez ceci. Ce sont des témoignages. Je n'y ai pas touché ; je ne les corrigerai pas.

Et comme il ne prenait pas le papier qu'elle lui tendait, elle lut d'une voix vibrante :

« La crise, c'était en 1934-35 quand on s'est marié. Après, mon mari a travaillé dans un moulin à scie. Il fournissait deux machines à bardeaux. Ça lui donnait pas même un dollar par jour : 90 cents. C'était peu. Fallait qu'il marche ; il y avait plusieurs miles à faire. Il n'était pas nourri, fallait qu'il vienne manger chez nous. A midi,

je lui donnais sa boîte de sandwiches. Il y avait du pain et du beurre de cacahouètes, rien d'autre. »

L'avocat la regardait avec attention ; de toute évidence, il pensait à autre chose.

— Ecoutez ceci :

« C'est moi qui tassais de l'abattis avec les enfants ; tasser, couper, piler, il fallait en tasser 5 acres par année plus 5 acres chez mon aîné. Lui n'avait pas le temps ; il travaillait un lot voisin du nôtre. On avait 15 dollars de l'acre pour défricher, semer et grainer. On nous donnait des semences ; on nous donnait le grain. La première année, il n'y a eu que de la graine ; la deuxième année, on a semé. Et puis, le 12 juin 1938, un grand feu a tout brûlé.

(Le témoignage que voici, ma mère aurait pu l'écrire. Elle se souvient de l'année du grand feu.)

« C'était par une belle journée chaude et ensoleillée. Vers 10 heures le matin, dans un abattis qui avait été brûlé la veille, une immense fumée s'éleva et ce fut comme un éclair : trois lots de largeur étaient en feu. L'alerte fut donnée à tout le monde : « Quittez Saint-Jean, en vitesse ! »

« Tous s'enfuirent sauf deux familles qui voulaient préserver leurs maisons, ma famille et celle du voisin, un nommé Leclerc. Nous avons réussi à sauver notre maison avec beaucoup de misère : la fumée était tellement dense que parfois on devait se coucher sur le sol avec des sacs d'avoine vides, trempés dans l'eau, pour pouvoir respirer. Lorsque le feu a passé, la terre tremblait avec un bruit infernal. C'était cruellement beau... Vers quatre heures de l'après-midi, le vent a tourné et la pluie a commencé. Nous étions sauvés. Le lendemain, tous reprirent l'ouvrage avec encore plus de courage et d'espoir. On disait : « Défrichons la terre et l'avenir est à nous » et, très vite, nous avons remonté la pente. »

Iris qui cachait mal son émotion jeta un coup d'œil à son hôte ; elle vit qu'il étouffait un bâillement.

— Je vous ennuie...

— Pardonnez-moi. Depuis deux nuits, je n'ai pas dormi ou peut-être ai-je faim. Non, vous ne m'ennuyez pas. Vous

allez publier dans « L'Eveil » une série d'articles qui fera sensation.

Le serveur apportait les plats. Il posa devant la jeune fille l'assiette chaude des fondues au fromage.

— Ce n'est pas mon but. Certes, j'espère que mon combat ne sera pas vain. Je souhaite émouvoir le public pour ébranler la décision du gouvernement. Les paroissiens de Saint-Jean refusent de quitter une terre qu'ils n'ont pu défricher qu'à force de courage, de travail et de ténacité. Ils ont besoin que le gouvernement les aide. A quoi bon venir en ville augmenter le nombre des chômeurs alors qu'il suffirait de leur accorder des nouveaux lots de bois et de terre ?

Du bout de sa fourchette, elle coupa un morceau de la fondue et le laissa refroidir.

— Un mouvement populaire fut créé en 1970. Ce mouvement appelé « Opération Dignité » s'est constitué à la suite de la fermeture expérimentale de dix paroisses du Bas Saint-Laurent, Gaspésie. Le projet gouvernemental vise à en fermer cinquante-cinq. Après avoir implanté des scructures d'aménagement forestier de 1970 à 1975 « Opération Dignité » se bat encore en 1976 contre la fermeture déguisée des paroisses ! Et voici les problèmes qu'il faut résoudre aujourd'hui : fermeture des écoles primaires, mise en faillite des petits cultivateurs, détérioration des services sociaux...

Maurice-Yvan Arsenault, de fort bon appétit, mangeait le steak saignant.

— Excellent, dit-il.

Elle ne put savoir s'il parlait du combat qu'elle menait pour la survie des colonies agricoles ou du morceau de viande qu'il trouvait tendre et cuit comme il le souhaitait.

— Quand vous avez téléphoné à Montréal, il y a deux jours, et que vous avez suggéré que nous pourrions nous rencontrer, j'en ai été ravie. Avocat, vous avez sans doute les moyens de me venir en aide, de convaincre le gouvernement du Québec qu'il faut — en pleine période de crise, de chômage, de sous-emploi dans l'industrie — donner aux colons, qui ont accepté de quitter la ville

pour un désert hostile, la possibilité de continuer l'œuvre à laquelle depuis trois générations, ils se sont attachés.

Arsenault avait presque terminé le plat de viande ; il attaquait la salade. Tourmentée par le besoin de convaincre, de se gagner des alliés, sa compagne avait à peine touché aux deux petites fondues.

— Vous n'avez pas faim, dit l'avocat d'un ton de reproche. Vous ne pouvez manger et parler à la fois. Laissez-moi réfléchir aux questions que je désire vous poser. Pendant ce temps, vous aurez le loisir de finir votre assiette.

Il but une gorgée de vin, dit : « vous permettez ? » et, sans attendre la réponse, alluma une cigarette. Gênée par l'insistance de ce regard opaque, Iris acheva rapidement de déjeuner.

— Désirez-vous un dessert ?

Elle reposa le verre de vin qu'elle avait bu trop vite.

— Non, merci.

— Un café ?

— S'il est très bon, très fort et sans crème.

— Un « expresso », peut-être...

L'un et l'autre semblaient s'éviter, reculer le moment de l'affrontement qui les menaçait.

Elle regarda sa montre :

— Je dois être à Montréal à 4 heures au plus tard.

Avec le café, Maurice-Yvan Arsenault demanda l'addition. Iris prit une « Belvédère » dans son sac, la pochette d'allumettes marquée « Auberge de la Rive » qui se trouvait sur la table et alluma sa cigarette.

— Vous vouliez me poser des questions...

— Simple curiosité. Vous venez de Saint-Jean-de-Cherbourg, n'est-ce pas ?

— J'en suis partie hier soir. J'ai couché à Rivière-du-Loup et pris le traversier tôt, ce matin.

— Votre mère a-t-elle encore de la famille à Saint-Jean ?

— Ses parents sont morts prématurément usés par le travail. Les années d'école terminées, mes oncles et tantes ont trouvé un emploi en ville. Pourquoi ?

— Parce que je cherche le motif qui vous a poussée à

combattre pour la défense des colonies agricoles. Quel intérêt y avez-vous ?

— Aucun.

— Celui de faire une série d'articles dont on parlera, peut-être.

Elle eut un mouvement d'indignation :

— Vous me jugez mal. Il n'est pas certain que « L'Eveil » accepte de publier mes articles. Cette enquête est le fruit d'un travail collectif ; des femmes de Saint-Jean ont été recueillir pour moi le témoignage de ceux et de celles qui ont construit la paroisse. Leur histoire quotidienne est celle des humbles, des travailleurs ; on ne la raconte jamais. Enfant, j'ai été bouleversée par les récits que me faisait ma mère. L'injustice m'a toujours révoltée. Je veux apporter ma contribution, aussi modeste soit-elle, à la lutte que mènent les habitants des colonies pour leur survivance.

Il but le café qu'on leur avait apporté et posa une carte de crédit sur le plateau de l'addition.

— Le café est très chaud. Vous avez le temps de me répondre : pourquoi « L'Eveil » ne publierait-il pas votre enquête ?

— Ce genre de journal se soucie peu, même pour la plus émouvante des causes, d'aller contre la politique du gouvernement.

Avant de porter la tasse de café à ses lèvres, elle le regarda et un sourire exquis éclaira ses yeux bleus. Traits détendus, elle paraissait beaucoup plus jeune, à peine sortie de l'adolescence et on s'apercevait, séduit par son charme, qu'elle était jolie.

— C'est pour cela que votre coup de téléphone m'a fait très plaisir. Vous êtes avocat; vous devez pouvoir m'aider à défendre les intérêts des colonies agricoles de Gaspésie.

— De quelle façon ?

— Me donner la marche à suivre pour obtenir la propriété des lots et des bois qui leur permettront de se développer. En ces temps de chômage, minier, industriel, urbain, ne serait-ce pas pour le gouvernement la plus profitable des politiques que de permettre aux gens de rester sur leur terre, de la faire fructifier et d'en vivre ?

Il eut une expression qu'elle ne comprit pas.

-- Quel merveilleux avocat vous auriez fait ! Vous y mettez tant d'ardeur et de sincérité que vous parviendriez à ébranler les convictions les mieux établies.

Elle se leva, passa la courroie de son sac sur l'épaule et garda en main les feuillets des articles.

— Je ne suis pas avocat ; je suis journaliste. Un journaliste doit se garder de toute passion personnelle, j'imagine.

Avec une certaine indécision, il s'était levé ; il était plus petit qu'Iris et nettement plus large. Il empocha la carte de crédit qu'on lui avait rendue et, en posant la main sur le bras de sa compagne, il dit :

— Si votre but est de prendre devant le gouvernement la défense des paroisses que l'on veut fermer, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. Votre fiancé n'est-il pas un très brillant jeune député du Saguenay, Malo Fréchette à qui l'on promet le plus bel avenir ? N'allez-vous pas bientôt l'épouser ?

— Après-demain, dit-elle. S'il plaît à Dieu.

Et à la joie qui l'illuminait se mêlait un visible embarras. Discuter les bonheurs et les peines de sa vie privée avec un inconnu, de toute évidence, lui était pénible.

— Eh bien, personne n'est mieux placé que votre futur mari pour faire sienne votre cause.

Elle se libéra de la main qui pesait sur son bras et marcha vers la porte. En pénétrant dans le hall, il la rejoignit.

— N'ai-je pas raison ?

— L'idée ne m'en est pas venue, dit Iris.

Sous le porche, elle marqua un instant d'hésitation ; l'averse n'avait pas perdu sa violence. En passant de l'atmosphère climatisée qui rafraîchissait l'hôtel à la moiteur du jardin, la jeune fille d'abord frissonna puis elle eut très chaud. Elle se dirigea en courant vers le Pontiac, s'assit au volant et laissa la portière ouverte pour prendre au plus tôt congé de son bizarre compagnon. Elle tourna la clef de contact. Le moteur refusa de démarrer. Elle s'y reprit à plusieurs fois. Sans succès. Elle était en nage.

Monsieur Arsenault s'approcha sous la pluie.

— Vous avez des ennuis ?

— Définitifs, je le crains.

— Laissez-moi essayer, voulez-vous ?

Elle sortit de l'automobile, lui laissa la place et se mit à l'abri. Au bout de quelques tentatives, il se vit contraint de reconnaître son échec.

— Vous êtes pressée, vous me l'avez dit. A deux jours de votre mariage, rien de plus normal. Puis-je vous offrir une place dans mon char ? Je rentre à Montréal.

Elle n'avait pas le choix.

— Je vous remercie.

Il la conduisit vers un « Chevrolet » bleu métallisé. Avant de s'asseoir, elle vit que ses mains étaient vides.

— Un instant. J'ai laissé mon sac et un petit nécessaire de voyage...

Elle courut sans éviter d'être mouillée, ramassa les feuillets pliés, le sac, le nécessaire qui se trouvait sur la banquette arrière de l'auto et revint vers le Chevrolet.

— Pardonnez-moi. J'ai tendance à tout oublier.

L'automobile — un modèle déjà ancien — démarra, roula sur le gravier des allées et emprunta à droite le chemin Sainte-Anne qui mène au centre de Sorel. L'avocat conduisait lentement et avec beaucoup de prudence. Il s'arrêta à un feu rouge et tourna les yeux vers sa compagne.

— Vous ressemblez beaucoup à votre sœur Rose-Aimée Paradis.

— Paradis ? Nelson Paradis était le premier mari de ma sœur. Il n'est plus de ce monde.

— Je croyais qu'ils avaient divorcé.

Le feu passa au vert. En embrayant, le regard droit devant lui, Maurice-Yvan Arsenault dit comme s'il se parlait à lui-même :

— Mais non, je me trompe. Les Nelson Paradis n'ont pas divorcé. Comment l'auraient-ils pu ? Nelson est parti pour l'Amazonie après quelques mois d'une union orageuse. Il n'y a donc pas eu de jugement de divorce. Et vous dites que votre sœur a un second mari ?

— Nelson Paradis est mort.

— En êtes-vous sûre ?

— Aussi sûre qu'il est possible de l'être. Nelson Paradis

a été piqué par des araignées venimeuses sur un lieu de forage au fin fond de l'Amazonie.

Il hocha la tête d'un air sceptique :

— Aux yeux de la loi, est-ce une preuve formelle du décès ?

Iris sentit le piège ; elle ne sut comment l'éviter.

— Cette preuve a satisfait la loi, semble-t-il, puisque Rose-Aimée a pu convoler en justes noces avec Hugues Dorval Saint-Pierre.

— Et si l'on vous apportait la preuve que Nelson Paradis est vivant et — qui plus est — en parfaite santé ?

Elle réfléchit avant de répondre :

— S'il en était ainsi, Rose-Aimée en aurait été la première informée.

— Rien n'est moins certain. J'ai bien connu son premier mari. C'était un être plein de charme. Un aventurier. Une canaille, peut-être, mais tellement sympathique.

Il contrôlait une envie de rire.

— Je me souviens de lui. Après tout, il n'y a que trois ans qu'il a quitté le Canada. Trois ans ou serait-ce quatre ?

— Plus près de quatre, sans doute...

— Il avait eu de petites difficultés avec la police.

La pluie donnait une teinte uniforme aux rangées de maisons vieillottes peintes de différentes couleurs ; elle crépitait sur le fer des escaliers extérieurs en tire-bouchon qui menaient aux appartements du premier et du deuxième étage.

Iris dit de très loin :

— Je ne suis pas au courant.

L'étonnement d'Arsenault parut sincère :

— Est-ce possible ? Vous n'étiez plus une enfant, ma chère. On ne pouvait vous cacher l'évidence. Il a fallu vous expliquer la disparition de votre beau-frère.

— On me l'a donnée : l'évidente mésentente du ménage.

Ils avaient dépassé la ville de Sorel. Depuis les premières heures du matin, il n'y avait eu ni tonnerre, ni éclair. Malgré les torrents de pluie, la température était accablante. L'avocat devina la nervosité de la jeune fille.

— Ne vous impatientez pas. Nous avons tout le loisir de bavarder à notre aise.

— Vous, peut-être. Moi pas.

Elle entrevoyait la proximité d'un danger ; trop tard pour l'éviter, elle était comme une aveugle que chaque pas conduit à l'abîme.

— Aimiez-vous Nelson Paradis ?

— Beaucoup. Il était amoureux fou de ma sœur ; il l'a poussée au mariage. Il lui a arraché son consentement. Elle n'était pas du genre à succomber aux manœuvres d'un séducteur.

— Votre père, le vertueux et terrible Paul-Emile Desjardins, se serait reconnu dans sa fille.

Elle lui jeta un regard méprisant :

— Que voulez-vous insinuer ?

— Insinuer ? Vous comprendrez bientôt que je parle avec netteté. Après tout, Rose-Aimée n'est que votre demi-sœur.

— Nous sommes très proches l'une de l'autre et j'aime Rose-Aimée. Ma mère l'a élevée comme son propre enfant.

— Quand votre mère s'appelait Delphine Tremblay et qu'elle n'était pas encore la seconde épouse de l'implacable Paul-Emile Desjardins.

Il lui fallut beaucoup de courage pour répondre à cet homme dont elle ignorait l'existence trois jours auparavant et qui semblait connaître sa vie et sa famille mieux qu'elle :

— Vous savez beaucoup de choses. Pourquoi souhaitiez-vous me rencontrer aujourd'hui ?

— Pour vous éclairer sur deux ou trois points. En fait, pour tenter de vous venir en aide.

Ils s'arrêtèrent à un croisement avant de prendre à Tracy l'autoroute de Montréal. Les balais avaient beau nettoyer le pare-brise, la visibilité était mauvaise. Il en avait été de même, le matin, dans un passé qui semblait déjà lointain sur les huit kilomètres qui séparent Beauport de Québec.

— Veuillez m'excuser. Je déteste avoir une conversation sérieuse pendant que je conduis.

— Cette conversation est-elle bien nécessaire ?

— Oh ! absolument...

Dès qu'ils furent engagés sur l'autoroute, ce fut lui, pourtant, qui dit en étouffant un petit rire :

— Que les êtres sont donc singuliers ! Le cœur humain